

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Quel sera l'Idéal de demain ?

(RÉPONSES)

« Tout ce qui, après avoir commencé par l'idéal, se poursuit par l'idéal, périra par l'idéal. » P.-J. PROUDHON.

Et d'abord un idéal est-il nécessaire pour vivre, soit physiquement, soit intellectuellement, soit socialement ? La demande : « Quel sera l'idéal prochain ? » suppose un idéal ancien ou précédent que je ne vois pas.

Idéal : sens d'idée directrice, n'est qu'une abstraction des caractères spéciaux aux idées à tendances motrices, qu'on peut toujours, après coup, après l'action qui les fait, faire rentrer dans un ordre, dans un système ; mais, cet ordre, ce système ne constituent pas un idéal. Les idées motrices, chez un individu, appartiennent toujours à des systèmes différents. Les systèmes les plus contradictoires peuvent toujours se les approprier.

C'est dans la vie sociale qu'on prétend, bien à tort, qu'un idéal est nécessaire, indispensable même. — Je ne le pense pas, car les hommes sont sollicités et déterminés à l'action par les choses et non pas par la formule des choses.

C'est ainsi que leur tendance sociale est toujours : plus de liberté et plus de solidarité — ce qui semble contradictoire.

La seule formule positive, c'est la négation de toutes les formules.

BERTAL LASCO.

Tous les siècles, et même toutes les années ont un idéal de demain. Celui de la *Coopération des Idées* sera peut-être bien, dans cent ans, l'idéal de Paris.

L'idéal géant, complet, ne surgit qu'à de grands intervalles ; mais c'est cependant l'expression involontaire d'un mouvement vers lequel on marche toujours pas à pas. Sans cela, l'idéal resterait toujours irréalisé.

Je crois que l'idéal religieux ne s'effacera jamais, surtout chez les races allemandes et anglaises. Sans doute, les dernières conquêtes du spiritisme influenceront le nouvel idéal religieux. Le spiritisme pourra ainsi se rallier même les savants et les positivistes ; car, malgré les études explicatives, il contiendra toujours assez d'inexpliqué pour constituer une religion.

Mais les races latines, même la France, ne participeront pas à ce mouvement, parce qu'elles sont réfractaires à tout ce qui est nouveau. Ne voit-on pas nos prêtres combattre jusqu'à l'hypnotisme ?

Quant à l'ordre social, même si la religion ne se modifie pas, il se transformera dans l'avenir aussi souvent qu'il s'est transformé dans le passé.

Nous allons naturellement, forcément, au socialisme. Déjà, on le pratique inconsciemment. Les chemins de fer, l'éclairage des rues, la distribution des eaux, l'hospitalisation aux frais de la communauté, etc., sont un acheminement vers le socialisme. Et nous y arriverons sans nous en apercevoir. D'ailleurs, c'était là le vrai caractère de la Révolution (voir mon *Crime politique*).

Quelque homme de génie pourra être utile. Il le serait plus s'il était homme d'Etat. Mais des hommes d'Etat on peut en avoir à moins. Et cela est préférable. Les hommes de génie se font payer cher, — et rarement ils sont bons. Il n'y a que les saints qui soient bons, mais ce sont des hystériques.

C. LOMBROSO.

L'idéal dont vit le monde et dont la Tradition revoile la gnose, rénove les formes sous lesquelles il s'offre à lui. Œcuménique toujours en son essence, il tend aujourd'hui à une manifestation plus large que les précédentes, (il faudrait dire les *pré-caduques*). Il doit se *relier* à l'humanité par un symbolisme religieux. Car un Abstrait non incorporé peut diriger une élite, non une foule. Une formule uniquement mystique ne lui donnerait pas d'action.

Annnonce la parole de vie, éternel Orphée, pour que la Cité désirée s'édifie demain sur les débris de la barbarie actuelle! Votre œuvre est sacrée, révolutionnaires : vous qui ne sauriez bâtir, démolissez! Après vous qu'une élite montre à la foule la voie, en se sacrifiant; car toujours l'initié tuera l'initiateur.

Puis, hélas! ainsi l'ordonne la Norme : Nul homme ne vient à la vie sans que du sang soit répandu. Nul idéal non plus.

Emile MICHELET.

L'homme, a dit Auguste Comte, devient de plus en plus religieux. L'idéal de demain consistera donc en un nouvel essor de la religion.

Mais qu'est-ce d'abord que la religion?

La plupart la confondent encore avec les formes diverses sous lesquelles elle a apparu jusqu'à ce jour. Toutefois, il faut reconnaître qu'une telle confusion ne pouvait pas ne pas exister. Nous allons le démontrer.

Ce mot *religion*, désignant ce qu'il y a de plus essentiellement important pour la nature humaine, devait par cela même être un de ceux les mieux composés dans toutes les langues. Ce mot, en effet, indique clairement la double liaison qui est le caractère principal de toute religion. *Lier* le dedans, en coordonnant tous les moteurs internes, et le *relier* avec le dehors, en soumettant l'ensemble de ces moteurs à la fatalité extérieure, voilà le seul mode de procéder pour réduire en une unité le grand dualisme entre l'homme et le monde. Le Positivisme nous enseigne qu'il faut lier le dedans par l'amour et le relier au dehors par la foi. Aimer et croire sont donc les deux conditions essentielles de toute religion. Mais croire à quoi? Car on ne peut réellement avoir de l'amour que pour ce en quoi l'on a la foi, puisque la foi nous dispose à la soumission sans laquelle il ne peut y avoir d'amour. C'est parce que les fois ont été multiples qu'on s'est imaginé la diversité des religions. Mais, au fond, le résultat est toujours le même, celui de faire converger les sentiments et les pensées vers une puissance extérieure qui détermine les actes. La notion positive de cette toute puissance n'a pu nous être fournie qu'à la suite d'une longue évolution. L'interim, il a bien fallu le confier à des êtres fictifs, la société ne pouvant exister sans religion. Ce sont les dieux ou dieu qui dans l'intervalle ont remplacé le véritable être suprême qui jusqu'à ce jour n'avait pu encore se concevoir.

Mais aujourd'hui que nous savons quelle est la puissance à laquelle nous sommes réellement soumis, aucune divergence n'est plus possible entre le cœur et l'esprit. Tant qu'il n'y avait que les lois du monde qui fussent connues, la religion devait nécessairement rester théologique, car le domaine humain, individu et collectivité, continuait à être du ressort de la théologie. Mais par la découverte des lois sociologiques et morales, la foi est enfin devenue pleinement réelle et par suite est parvenue à se mettre en complète harmonie avec l'amour. L'amour peut maintenant exciter à croire autant que la foi disposer à aimer.

La morale positive nous enseigne que l'individu ne peut être réglé que par l'amour. La sociologie nous enseigne que l'Humanité est la seule puissance suprême à laquelle l'individu soit directement subordonné. Si donc l'idéal du passé a été d'aimer, de connaître et de servir les dieux ou dieu, l'idéal de l'avenir sera d'aimer, connaître et servir l'Humanité.

Et ainsi existera le véritable bonheur, bonheur qui consistera dans l'entière satisfaction de tous les besoins intellectuels et moraux de notre nature.

Paul RITTI.

Il me semble très difficile de répondre d'une manière pertinente aux cinq questions posées par vous, attendu que chacune d'elle est, ou effroyablement complexe, ou provisoirement insoluble. Cependant, je vais essayer, pour vous montrer mon bon vouloir.

1° *Un idéal nouveau est-il en voie d'élaboration?*

Hélas! ce qui s'élabore le plus, je le crains fort, à notre époque, ce n'est point un idéal nouveau, mais tout simplement la diffusion du très ancien appétit de jouir qui des privilégiés passe aux multitudes. Néanmoins je vois poindre dans certaines âmes supérieures — oh! très rares, — un idéal qu'on pourrait définir ainsi : l'organisation entre les hommes de tout pays, et par les hommes, avec les animaux eux-mêmes, de la SOLIDARITÉ élevée à la hauteur d'une religion, tant pour diminuer la souffrance universelle que pour accroître le bien-être commun.

2° *Cet idéal aura-t-il la puissance directrice de l'idéal religieux?*

Celui que j'indique pourrait avoir la même puissance directrice que l'idéal religieux proprement dit, puisqu'il représenterait encore une véritable foi, mais pour qu'il pût s'empêtrer dans la généralité des esprits il faudrait tout un concours d'institutions et peut-être de cérémonies le rendant tangible et communicatif au vulgaire, c'est-à-dire aux trois quarts et demi des hommes.

3° *Quelle sera sa formule? — Sera-t-elle mystique ou positive?*

Ici je répondrai catégoriquement que sa formule devra être à la fois, comme l'actuelle formule de l'idéal religieux, et *mystique* et *positive*, les deux tendances se corrigeant l'une l'autre, en ce que la première n'est que la généralisation de la seconde, comme la seconde est la particularisation de la première.

4° *Modifiera-t-il l'ordre social? — Si oui, en quel sens?*

Il n'est pas douteux que si l'idéal indiqué par moi, et que je considère comme celui qui germe actuellement dans les âmes supérieures, était réalisable, il aurait bientôt modifié radicalement l'ordre social, sans faire de victimes, et qu'il marquerait, au contraire, une prodigieuse évolution de la justice.

5° *Dans quelle mesure contribueront les hommes d'Etat, les Foules, l'élite intellectuelle et les révolutionnaires à l'éclosion de cette société nouvelle?*

Les hommes d'Etat? Ils seraient certainement les plus à même de déterminer une pareille éclosion, et il n'est pas douteux, par exemple, que, — pour parler seulement de ce siècle-ci, — d'abord un Napoléon I^{er}, puis un Bismarck et encore aujourd'hui un Guillaume II y auraient pu fortement contribuer, mais le malheur est que les plus grands hommes d'Etat devoient plus souvent le progrès qu'ils ne lui frayent sa route.

Les foules? Elles ne sont capables que d'un aveugle instinct qu'il appartenait justement aux hommes d'Etat de discerner et de réaliser dans la mesure du possible, ce qu'ils font trop rarement.

L'élite intellectuelle? Très loin d'être toujours l'élite morale, et si diverse d'ailleurs dans ses tendances, elle allume, hélas! plus de feux décevants que de feux directeurs et amène maintes fois aux écueils l'esquif du Progrès, au lieu de les lui faire éviter.

Les révolutionnaires? Très funestes au Progrès dans leur triomphe qui détruit tout sur son passage, comme un cyclone, ils n'ont d'utilité réelle que dans leur lutte en harcelant, comme des taons, les conservateurs pour les pousser hors du statu quo.

C'est de l'incohérent effort de ces facteurs divers que pourra surgir, après des incubations peut-être encore séculaires, la société nouvelle, qui d'ailleurs demeurera toujours aussi éloignée de l'idéal entrevu que la planète Terre de la planète Vénus.

Edmond THIAUDIERE.

Vous m'excuserez, Monsieur, de ne pas répondre aux questions posées par votre Revue : je ne puis vaticiner sur ce que j'ignore, et l'âge m'a appris à me défier des généralisations dans l'inconnu. — Je m'engagerais d'ailleurs à m'expliquer sur « l'idéal de demain », si vous pouviez me dire d'abord quel est l'idéal d'aujourd'hui. Ne faudrait-il point, en bonne logique, commencer par là? — Vous m'accorderez enfin que demain, comme aujourd'hui, comme toujours, l'idéal le plus digne des poursuites d'un homme sera celui qui répugnera certainement au plus grand nombre. Pourquoi donc perdrons-nous notre temps à chercher quelle sera la mode de demain si nous ne comptons pas la suivre?

MELCHIOR de VOGUÉ.

Hélas! Monsieur et cher confrère, je ne puis répondre aux questions décisives que vous me posez. Elles sont énormes, et s'il existe au monde un homme qui puisse les résoudre, celui-là est le génie que nous attendons tous. Pour moi, je borne ma tâche à m'efforcer de faire un peu de vérité sur de tout petits coins. Et je crois bien que le progrès sera un jour réalisé ainsi : le modeste travail quotidien des fourmis humaines qui achèvera de leur bâtir une maison habitable.

(A suivre.)

Emile ZOLA.

Pénalité et Criminalité

(Suite)

On connaît les nombreux cas de tendances et d'habitudes héréditaires observés ou décrits par Girou de Buzareingues, Lucas, Darwin, de Candolle, Galton, Jacobi, Ribot, etc. Tenant à ne pas sortir du cadre de cet article, nous nous bornerons à citer quelques exemples se rapportant à notre sujet.

« Despinne, dans sa *Psychologie naturelle*, rapporte l'exemple de la famille Chrétien, chez laquelle la tendance au vol était héréditaire. Des trois frères de cette famille, l'un eut un fils condamné aux travaux forcés pour vol et assassinat; le second eut deux fils et un petit fils : tous trois furent condamnés pour vol et assassinat; le troisième eut sept petits enfants dont six subirent les mêmes peines pour les mêmes méfaits. Ribot rapporte, d'après le *Cornhill Magazine*, qu'il y avait en Amérique, dans le district de l'Hudson supérieur, une jeune femme d'une nature très perverse. De bonne heure, elle échappa à la corde, se maria, eut beaucoup d'enfants. Il y a d'elle aujourd'hui quatre-vingts descendants en ligne directe. Un quart a été frappé par la justice; les trois autres quarts se composent d'ivrognes, de fous, d'idiots et de mendiants. Dans tous ces cas et d'autres analogues, l'influence de l'éducation était nulle, lorsque les enfants étaient soustraits à leurs parents. » (Schack. — *La Physionomie chez l'homme et chez les animaux*, p. 410). On cite également les Lemaire, les Kérangal, les Tanre, les Motgare, etc., ancêtres prolifiques d'une lignée de misérables et de scélérats, victimes de leurs psychopathies héréditaires et de leurs malformations congénitales. Mais la généalogie la plus caractéristique est celle de la famille Jucke, comprenant 200 voleurs et assassins, 280 malades, infirmes et idiots, et 90 prostituées, qui, en 75 ans, descendent d'un même couple dont l'homme était ivrogne. Dans ses *Nouvelles recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle* (p. 113), Lombroso nous dit : « Bono, à Sommariya-Bosco, a pu rassembler ces données, qui prouvent les rapports de la criminalité avec la folie et leur directe hérédité. 1840. — Antoine Alassia empoisonne sa femme : il est supplicié. Femme épileptique. » Ils ont neuf enfants : Jean, meurtrier, enfui en Amérique; Dominique, suicidé; Auguste, tué dans une risqué; Pierre, maniaque religieux; Antoine, quinze ans, voleur; quatre filles prostituées. Lombroso a trouvé l'influence héréditaire de la folie morale dans 22 cas sur cent. Cette proportion est moins forte que pour le vice et la criminalité simples.

En Italie, M. Scipio Sighele nous a révélé tout un village de criminels-nés, Artena, dont la sinistre renommée remonte à 1155. Alors que dans toute l'Italie la moyenne annuelle des meurtres et assassinats pour 100.000 habitants est 9, 38, à Artena elle est de 61, 50. Pour les vols sur les chemins publics, Artena atteint 145 pour 100.000 h. et l'Italie, 3, 67. La contrée est

d'une fertilité remarquable, et l'on ne peut attribuer cette criminalité excessive à la misère. Les mesures les plus rigoureuses n'ont pu extirper le mal. Le pape Paul IV (7 mai 1557) avait été jusqu'au bannissement de tous les hommes d'Art na et jusqu'à donner à quiconque la faculté de les tuer. Voilà donc une hérédité criminelle dont on relève les traces au XII^e siècle, et qui s'est transmise jusqu'à nous, malgré les révolutions, les changements de mœurs et les transformations légales.

« Marro a démontré récemment que les assassins surtout (52 0/0), les meurtriers (40 0/0), sont ainsi que les épileptiques (47 0/0), en proportion double, relativement aux gens normaux (24, 9 0/0), nés de parents très âgés (1). » (Lombroso. — *L'Homme criminel*, p. 629). Sur cent honnêtes gens, il y a 16 ascendants ivrognes, sur le même nombre de délinquants, il y en a 41. « Legrand du Saule a observé dans une maison de correction toute une série de jeunes détenus qui étaient fils de vieillards, de proches parents. D'ivrognes d'épileptiques, de prostituées, etc. » (L. Büchner. — *Nature et Science*.) Sur 48 récidivistes examinés, 42 avaient des caractères de dégénérescence congénitale. « Thomson, sur 109 condamnés, en a trouvé 50 qui étaient parents entre eux, et, parmi ceux-ci, 8 membres d'une même famille qui descendaient d'un condamné récidiviste. Virgilio, sur 266 criminels, en a trouvé 193 affligés de ces maladies qui sont l'apanage des familles dégénérées : scrofules, caries, nécroses et phusies, dont la plus grande partie tient à l'hérédité, mais ce qui est encore plus important dans ces observations, c'est la transmission directe du crime par hérédité directe et collatérale dans la proportion de 32, 24 pour 100 des condamnés qu'il a examinés (2). » (Garofalo. — *La Criminologie*, p. 101). Sur 500 grands criminels, Penta a trouvé :

Individus sans tares morbides héréditaires	6	1, 20 0/0
— dont on ne peut connaître les notes héréditaires	47	9, 40 0/0
— avec une seule note grave	232	46, 40 0/0
— avec plusieurs notes graves	215	43, 00 0/0

3 0/0 n'avaient aucune anomalie; 3 0/0 en avaient 3; 94 0/0 avaient trois anomalies et plus. Ch. Féré a donc parfaitement raison d'en conclure (*Dégénérescence et criminalité*) : « La criminalité se distingue, parmi les dégénérescences, par la plus grande fréquence de son hérédité directe. »

Chez le criminel, il y a fréquemment atavisme. Il rétrograde parfois vers l'homme quaternaire et même vers le carnassier (atavisme préhumain). M. A. Fouillée, relatant, dans sa *Science sociale* les observations que M. Bordier a faites sur 35 crânes d'assassins, dit : « Ces crânes ont un volume considérable, ce qui constituerait un signe de supériorité, mais la région frontale; siège des facultés intellectuelles, est moindre que chez les autres hommes; au contraire, la région pariétale, siège des centres moteurs, est plus développée. Moins de réflexion et plus d'action, telles seraient les dispositions intellectuelles assignées à ces assassins. Par là ils se rapprochent des hommes préhistoriques et même protohistoriques. » D'ailleurs, voici le tableau communiqué par M. Bordier (*Etudes anthropologiques sur une série de crânes d'assassins*. — « Revue d'anthropologie » II^e série, fasc. II) :

Crânes normaux	3	8, 33 0/0
Crânes anormaux, mais non franchement pathologiques	12	33, 33 0/0
Crânes pathologiques	21	58, 53 0/0

Sur 200 sujets le Dr Roussel a remarqué des asymétries crâniennes et

(1) Les escrocs ont comme pourcentage 37, et les voleurs sont au-dessous de la moyenne des normaux. Ce qui prouve péremptoirement notre assertion; à savoir que le voleur est surtout le produit du milieu social.

(2) Nous avons fait remarquer précédemment que, dans la folie morale, on ne rencontrait l'hérédité que 22 fois sur 100.

occipitales dans la proportion de 60 0/0 pour les meurtriers, de 63 0/0 pour les faussaires et banqueroutiers frauduleux et de 70 0/0 chez les auteurs d'attentats aux mœurs. On connaît le rapport qui existe entre l'épilepsie et les impulsions criminelles. D'après Lombroso (*L'Homme criminel*, 2^e éd., t. II, p. 120) : « La criminalité est un phénomène atavistique qui est provoqué par des causes morbides dont la manifestation fondamentale est l'épilepsie. » Tous les criminels-nés sont épileptiques. Arno a examiné 151 criminels mineurs, il a rencontré des anomalies dans 48 0/0; 75 0/0 des plus jeunes, 56 0/0 des plus mauvais sujets et 41 0/0 des autres. Flesch, sur une série de 50 cerveaux de criminels, n'en a pas trouvé un seul qui ne présentât quelque anomalie.

« Chez les criminels, la courbe cérébelleuse et la courbe pariétale sont à peu près identiques à celles des sujets ordinaires; mais, chez les premiers, il y a prédominance notable des courbes sous-cérébrales et occipitales, amoindrissement non moins remarquable de la courbe frontale cérébrale. » (Corre. — *Les Criminels*).

Nous ne parlerons pas des savants travaux de Bénédict, Clouston, Honol, Dallemagne, Giacomini, M^{me} Tarnowsky, Ottolenghi, Debierre, Orchanski, Weissbach, Ten Kate, A. Baer, Morrisson, etc., qui pourraient encore nous fournir de nombreux exemples à l'appui, non plus des caractères du type criminel dépeint par Lombroso. Ces caractères sont bien connus. D'ailleurs, ils font défaut 60 fois sur 100 (1). Ce que nous avons dit est suffisant pour démontrer, suivant l'énergique expression de Nicholson, qu'on naît assassin.

V

Si l'on naît assassin, on peut aussi le devenir, ainsi que l'affirme M. Bordier. Certes, le criminel est un attardé. « Il est noté pour le crime par la main de la nature. » (Maudsley). Organisé physiquement et intellectuellement pour la lutte féroce, incessante des premiers âges, il diverge du type civilisé. « La multiplicité, écrit M. le Dr Collineau, toute particulière des tatouages que l'on relève chez les criminels, dénote une obtusion de la sensibilité cutanée qui leur est commune avec le sauvage et, dans l'échelle sociale, les rapproche de l'homme primitif. » A l'âge de pierre, ils eussent été sans doute des chefs respectés. Actuellement, ils constituent, au sein de notre société policée, un anachronisme tératologique. Ils sont le déchet de l'évolution. Est-ce à dire, avec Maudsley (*Le Crime et la Folie*), que « la classe criminelle constitue une variété de l'espèce humaine, marquée par des caractères particuliers. Elle est aussi distincte des autres hommes qu'un mouton à tête noire l'est de toutes les autres races de moutons? » Allons donc! Lorsque ces autres hommes emploient la guillotine, le bagne et la prison, — par là, ils sont encore à la phase des mutilations et de l'esclavage, cette transformation de l'anthropophagie, — sont-ils donc si éloignés qu'ils le supposent de leurs origines truculentes? Entre le criminel-né et l'homme normal, il y a moins de distance qu'on ne le pense. Que d'instincts ataviques couvent en nous! Une désintégration de molécules (2), une décharge nerveuse extraordinaire, une aboulie soudaine suspendant notre activité inhibitrice, une méningite, une maladie quelconque, moins que cela, un accident, une blessure à la tête, et nous pourrions figurer dans la célèbre série de M. Lombroso. Ils sont honnêtes et doux, pris individuellement, ces êtres qui composent les fous lâches et féroces dont parlent Taine, Sighele et Le Bon, et qu'une subite contagion du

(1) Sur 818 hommes non condamnés, Lombroso n'a constaté que deux fois le type criminel complet et 15 à 16 fois le type incomplet. Soit 2 fois sur 100.

(2) Malheureusement, nous ne savons pas en quoi elle consiste, l'anatomie des molécules étant encore à créer.

meurtre transmue en cannibales. Un arrêt de développement suffit parfois. On sait que c'est une opinion défendue par M. Lacassagne que la formation du criminel est due à un arrêt de développement infantile. M. Corre partage aussi cette manière de voir. « On rencontre très souvent dans les prisons des infantiles et des féminisés. Ces individus, à 18 ou 20 ans, en paraissent à peine 14 ou 15 : petits, maigres, fluets, le visage imberbe, le pubis glabre, la voix aiguë; ce sont des êtres indéfiniment juvéniles, sur lesquels on ne saurait mettre un âge précis. » (Dr Emile Laurent. — *Archives d'anthropologie criminelle*, année 1892, p. 27). Qui n'a été frappé par le grand nombre de criminels âgés de 15 à 25 ans. Près du tiers des individus arrêtés à Paris ont moins de 21 ans. 42.498 sur 41.630 en 1891. Et ce sont les méfaits les plus graves qu'ils commettent! Sur les 253 condamnés aux travaux forcés et à la rélegation que contenait le dépôt de Saint-Martin-de-Ré au 31 décembre 1891 on comptait :

De 16 à 20 ans	32, 41 0/0	} Moins de 30 ans : 71, 96 0/0
De 20 à 25 ans	22, 93 0/0	
De 25 à 30 ans	16, 62 0/0	
De 30 à 40 ans	16, 20 0/0	} Plus de 30 ans : 28, 04 0/0
De 40 à 50 ans	7, 50 0/0	
De 50 à 60 ans	4, 34 0/0	

Pour toute l'Italie, de 1880 à 1885, la statistique des assises donne, sur 35.362 condamnés : 39 au-dessous de 14 ans, 1.505 au-dessous de 18 ans, 4.823 au-dessous de 21 ans. A partir de 40 ans, la tendance au crime est en raison inverse de l'âge, encore les condamnés sont-ils presque tous des récidivistes. Après cet âge on ne devient donc criminel qu'exceptionnellement. L'évolution individuelle n'étant qu'une reproduction abrégée de l'évolution ethnique, les mauvais penchants de l'enfant s'expliquent. D'où la conclusion qui s'impose : à savoir que la propulsion nocive est due très souvent à un arrêt de développement moral et mental. « Avec leurs tendances criminelles, les enfants présentent, au point de vue psychologique, un état qui ressemble fort à la folie morale; en sorte que, si le milieu où ils se trouvent n'offre pas de circonstances favorables pour les transformer moralement et faire d'eux des hommes honnêtes, ils restent tels, comme les tritons alpestres qui conservent leur nature de têtards dans les eaux froides. (Lombroso. — *L'Homme criminel*, p. 580). Le même auteur (2^e éd. t. II, p. 36) nous démontre que la sénilité joue aussi un rôle, même quand l'évolution de l'individu a été régulière. On connaît la fréquence des crimes contre les mœurs commis par les vieillards et les épuisés. Jeunes ou vieux, notre moralité et notre intellectuel sont en rapport direct avec l'état sain ou malsain de notre organisme. On a vu des maladies des blessures changer entièrement le caractère des sujets. « Ferrier et d'autres auteurs citent des cas où la lésion des circonvolutions frontales (en particulier la première et la seconde) amène une perte presque totale de la volonté, réduit l'être à l'automatisme, tout au moins à cet état où l'activité instinctive réflexe règne à peu près seule, sans arrêt possible. » (*Les Maladies de la volonté*, p. 92. — Th. Ribot). Gratiolet disait que le génie de Cuvier tenait à une hypertrophie cérébrale qui s'était arrêtée juste à temps. C'était une hydrocéphalie qui avait bien tourné.

« Un sujet français reçut à Bazeilles une balle dans la tête qui lui fracassa l'os pariétal gauche. Guéri d'une paralysie occasionnée par cette blessure, il présenta un état vraiment extraordinaire : — il a pour ainsi dire deux vies, l'une normale durant vingt-sept jours du mois, l'autre anormale. Pendant cette dernière période, il parlait toujours le même homme : il se couche, se déshabille, se lève, fait sa cigarette, la fume, boit et mange. Mais il n'a conscience de rien; un seul de ses organes sensitifs est en activité : c'est celui

du toucher : « Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la modification apportée par la blessure dans la nature morale de cet homme. Pendant sa vie normale, il est honnête et plein de bons sentiments ; dans son état anormal, c'est un voleur invétéré. Il s'approprie tous les objets sur lesquels il peut mettre la main, et s'il n'a rien autre chose à voler, il s'empare de ce qui lui appartient à lui-même et le cache. » (Cité par Huxley d'après le *Journal des Débats*). M. le Dr Auzouy cite l'exemple d'un jeune homme qui fut bien doué et plein de raison jusqu'au jour où il fut atteint d'une insensibilité de la peau. A partir de ce moment et tant que dura cette insensibilité, « il devint subitement indiscipliné, dit le Dr Ritti, et se livra aux plus mauvaises tendances, au point de mettre en péril son honneur et le repos de sa famille. » Cette insensibilité passa, puis revint plusieurs fois, et l'on remarqua que l'insensibilité de la peau s'accompagnait toujours de « l'irrésistibilité des plus mauvais instincts », tandis que l'état normal était accompagné des dispositions morales toutes contraires. » (Paulhan. — *Physiologie de l'esprit*, p. 91).

Nous pourrions accumuler les faits à l'infini. Chez presque tous les grands criminels, Guiteau, Prévost, Lemaire, Menesclou, etc., on a trouvé des traces de méningite (50 0/0), de ramollissement et d'encéphalite. M. Icard a démontré que beaucoup de criminelles accomplissent leurs méfaits pendant la période menstruelle. Les femmes enceintes, les nourrices, les accouchées obéissent souvent à des impulsions semblables. La folie morale et les impulsions criminelles viennent souvent à la suite des maladies de la puberté, et même de la puberté seule. Pendant tout le cours de ma pratique, dit M. Thomson (*L'Hérédité du Crime*, « *Journal of mental Science* », vol. XV), je n'ai jamais vu une accumulation de caractères morbides comme celle dont j'avais le spectacle lorsque, après la mort d'un détenu, j'examinais son cadavre. Il n'en était pas un seul dont on pût dire qu'il était mort de telle maladie, car presque chacun des organes du corps était plus ou moins malade et, si quelque chose m'étonne, c'est que la vie pût être supportée par un organisme aussi altéré. » (Maudsley. — *Crime et Folie*, p. 29). Enfin, sur 58 criminels, Del Brück en a remarqué 21 qui avaient des cicatrices de blessures à la tête, Lombroso 17 0/0 et Fleschs 3 sur 28. « Plus d'un homme, écrit le Dr Bordier dans l'étude que nous avons déjà signalée, devient criminel parce qu'on a négligé de soigner dans son enfance les affections du crâne ou du cerveau à leur début, parce qu'on a négligé de corriger par l'attitude morale et l'éducation une tendance vicieuse. »

(A suivre.)

G. DEHERME.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

La Soif du Juste, par Edmond THIAUDIÈRE

(L. WESTHAUSSER, éditeur, 4, rue de Lille.)

M. Thiaudière étant des nôtres, nous ne pouvons dire ici tout le bien que nous pensons de ce livre. Nous nous bornerons donc à donner quelque idée des sujets élevés qui y sont traités. Et ce sera sans doute la meilleure louange que nous en pourrions faire.

Tout d'abord, il le faut dire, le sous-titre choque : *Notes d'un pessimiste*. Mais un coup-d'œil rejeté sur le titre rassure : le juste existe puisqu'on y peut aspirer, et l'homme n'est pas foncièrement mauvais puisqu'il peut avoir

de telles aspirations. Et dès le début, nous démêlons chez l'auteur ces deux sentiments, à première vue contradictoires, mais qui sont, en réalité, logiquement enchaînés : la conscience poignante de tout le mal qui est, puis le désir ardent de réaliser tout le bien entrevu possible. Le pessimisme et l'optimisme absolus ont pour corollaires l'inaction, le quétisme. Le pessimisme et l'optimisme relatifs, — chacun de ces deux termes peut s'appliquer à la philosophie de M. Thiaudière, — ont, au contraire, pour conséquences l'action, la recherche fiévreuse du mieux. Si nous avions lu les trois œuvres précédentes : *la Proie du Néant*, *la Complainte de l'Etre*, *la Décevance du Vrai*, qui font partie, avec *la Soif du Juste*, de ces *Notes*, peut-être notre impression serait-elle autre. Malheureusement, nous ignorons ces livres. Et c'est bien la pensée que nous venons d'exprimer qui se dégage de ce dernier volume. Les quelques extraits suivants suffiront pour le démontrer.

« Il y a du brigandage larvé dans tous les rapports sociaux. » — « Quoique la prétendue démocratie ne soit qu'une autre façon, mais si ingénieuse, et pour ainsi dire automatique d'exploiter le peuple, celui-ci y gagne pourtant de s'imaginer qu'il exerce le pouvoir, et son joug lui en pèse moins. » — « Ce n'est pas seulement par le côté de la répartition de la fortune publique, c'est par bien d'autres côtés que la société est mal faite. Aussi sa vue offense-t-elle presque autant la conscience des riches que celle des pauvres. » — « Les faiseurs de dupes sont marqués pour la politique. Ce sont des politiciens incomparables. » — « Le grand mouvement de la démocratie, c'est de remuer la lie et de la faire monter. » — « L'égoïsme national est aussi féroce que l'égoïsme individuel. Pour illuminer son drapeau plus d'un mettrait le feu au globe. » — « La Société moderne pratique l'esclavage, comme la Société ancienne, avec cette différence qu'il y est volontaire, et qu'il s'y coiffe même du bonnet phrygien. » Voilà, si l'on veut, le côté pessimiste. Il est vrai. En quelques lignes l'auteur nous a montré toutes les défauts, toutes les tares d'un état social devant lequel s'extasie l'optimisme béat des économistes orthodoxes. Mais cela, c'est le passé. Et M. Thiaudière nous parle aussi d'avenir. « Subjuguer, dit-il, c'est le passé ; émanciper, c'est l'avenir, et c'est même déjà le présent. » — « Même vaincue provisoirement, l'idée, en définitive, triomphe du fait. » — « Notre âge moderne, âge par excellence du militarisme, sera considéré comme une prolongation du moyen-âge par ceux qui, dans un siècle seulement, pourront appliquer les idées socialistes. » — « Inique dans ses moyens et le plus souvent dans ses secrètes visées, une faction n'a de prise sur le peuple que parce qu'elle revendique, à travers ses pratiques odieuses, quelque chose de juste pour lui. C'est pourquoi elle serait aisément détruite par un gouvernement qui voudrait et saurait remplir toutes les conditions de la justice. » — « Un jour de science luira peut-être où l'on modifiera sûrement, dans le sens voulu, par des combinaisons chimiques les tempéraments, par des combinaisons psychiques les caractères. » — « Le progrès brise tout instrument qui cesse de lui servir. » — « Le désintéressement est l'intérêt qu'on ne voit pas, l'intérêt idéal, l'intérêt majeur. » — « L'immoralité donne souvent de beaux acomptes, mais toujours elle se solde par un passif énorme. » Eh bien ! n'est-ce pas la foi profonde au progrès que respirent ces quelques pensées, l'espérance vivace que la justice, le beau, le bien, le vrai finiront par triompher ? Et ne sent-on pas le désir de l'auteur de travailler de toute sa volonté, de tout son talent à l'avènement de cette ère nouvelle ? « Les pessimistes, dit-il, veulent à la Société une meilleure place dans la nature et à la nature elle-même une meilleure place dans l'Univers. » Ah ! si c'est cela être pessimiste, nous le sommes. Et qui ne l'est pas de ceux qui pensent, de ceux qui vibrent ?

Nous citons encore cette pensée qui nous semble la condamnation de

tous les systèmes autoritaires : « En hygiène, en morale, en politique, l'homme souffre plus généralement d'obéir à des règles fausses que de transgresser des règles justes. » Mais nous ne pouvons tout citer. La place nous manque. Ce que nous avons reproduit suffira, nous l'espérons, pour engager nos lecteurs à lire ce livre, ce bon livre.

Les Classes ouvrières en Europe, par René LAVOLLÉE

(TOME III — ANGLETERRE)

(GUILLAUMIN, éditeur, 14, rue Richelieu.)

Le troisième volume de l'œuvre colossale de M. René Lavollée vient de paraître. Il est consacré à l'Angleterre. A côté des chiffres et des rapports officiels, l'auteur reproduit impartialement ceux qui ont été publiés par les « Tra les Unions », les publicistes indépendants et les groupes ouvriers. Rien n'a été omis, rien n'a été négligé : la répartition de la population par professions; la législation ouvrière; le taux des salaires par professions industrielles ou agricoles, par contrées, par époques; la durée de la journée de travail légale et réelle pour l'homme, la femme et l'enfant; le budget de l'ouvrier, ce qu'il consomme, son logement, ses associations; la propagande socialiste et ses effets, — tout cela est exposé, démontré, prouvé par des faits vérifiés avec soin. Par un scrupule de savant, peut-être un peu exagéré, l'auteur s'est abstenu de tout commentaires. Il reste donc aux sociologues à puiser dans cette mine de documents. Ils n'y manqueront pas.

L'idée principale qui se dégage de ce livre substantiel, c'est que le prolétariat s'élève lentement, mais sûrement. Et même il apparaît clairement que son amélioration économique s'effectue plus vite que son développement intellectuel et moral. M. Lavollée nous dit, d'après Leone Levi, qu'en dix-sept ans le salaire s'est accru dans une proportion de 12,37 0/0. « D'après M. Giffen, pour une population totale de 24 millions d'habitants, le Royaume-Uni avait, il y a un demi-siècle, un revenu annuel et moyen de 12.500 à 13.850 millions de francs, et la part de la classe ouvrière ne dépassait pas 6.250 à 6.500 millions de francs, soit environ 1.000 francs par tête d'homme adulte : aujourd'hui pour une population de 38 millions d'habitants, le revenu annuel du Royaume-Uni est de plus de 35 milliards de francs, et la part de la classe ouvrière atteint le chiffre de 15 milliards 750 millions de francs, représentant environ 2.000 francs par tête d'homme adulte. En résumé, dit M. Giffen, avec un nombre d'heures de travail en diminution constante, la classe ouvrière de la Grande-Bretagne gagne beaucoup plus et fait plus d'économies que par le passé. L'amélioration n'est pas douteuse. » Ce progrès est d'autant plus certain que les prix des objets de consommation ont considérablement baissé. A Londres, en 1894, la moyenne des prix ne représentait plus que 65 0/0 de ceux qui étaient payés en 1867. On comprend facilement que la consommation s'est accrue en conséquence. Cependant, il ne faudrait point croire que toutes les plaintes des travailleurs fussent sans fondement. Il y a réellement de la misère. En pleine civilisation, on meurt de faim. Il y a encore 3.402.928 femmes et 554.164 enfants des deux sexes de 10 à 15 ans qui travaillent. Et M. Giffen déclare : « On éprouve une vive impression en songeant que, si les trois quarts de la classe ouvrière, c'est-à-dire les ouvriers mâles, gagnent entre 1.250 et 1.500 francs par an et davantage, cependant il y en a 25 0/0, ou à peu près, au-dessous du chiffre de 25 francs par semaine, c'est-à-dire réellement au-dessous de la limite que l'on doit considérer comme convenable pour un minimum de subsistance. » Et M. Lavollée nous fait un tableau affreux de certains habitats ouvriers. Les cottages surtout sont de véritables tanières

où toutes les pestilences stagnent. Il est surtout un fait caractéristique et que rapports et statistiques font parfaitement ressortir : « Il s'est constitué, dans le monde du travail, en Angleterre, une sorte d'aristocratie, ayant la supériorité, les qualités, quelquefois aussi l'exclusivisme et les travers de toutes les aristocraties. A côté et bien au-dessous de cette aristocratie, on a vu grossir en même temps, par une réaction presque naturelle, une classe inférieure et déshéritée, une espèce de population ouvrière, qui a toujours existé sans doute, mais que les conditions économiques ont rendue plus nombreuse et qui, par contraste, semble et se sent peut-être plus malheureuse que jamais. Ainsi, au sommet, une élite prospère qui exerce une sorte de dictature; au milieu, une masse flottante qui, sans avoir accompli de très grands progrès, a pourtant vu sa situation s'améliorer; en bas, la classe des « travailleurs accidentels », des « ouvriers en chômage », en un mot la caste des parias du travail : tel nous apparaît, vu d'ensemble, l'état actuel du monde ouvrier chez nos voisins d'outre-Manche. » Certes, comme l'a dit, dans son contre-rapport, la minorité de la *Labour Commission* : « On ne peut s'empêcher de rattacher cette déplorable situation de la classe ouvrière à ce fait que les deux tiers de la production annuelle de l'ensemble de la nation sont absorbés par un quart de ses membres, et que le tribut annuel de loyers, de redevances minières et de dividendes levé sur l'industrie de la nation s'élève à près de 12 milliards et demi de francs. » Mais il faut aussi l'attribuer en partie à ce que l'élite prolétarienne cherchant exclusivement à faire plus copieuse sa gamelle, ne s'est point préoccupée si ce supplément n'était pas pris sur la ration des plus pauvres. Evidemment, l'égalité est une chimère ridicule; mais l'inégalité ne doit pas aller jusqu'à ce que des êtres humains souffrent de la faim. Dans une société normale, il peut, il doit y avoir des inférieurs et des supérieurs, des pauvres et des riches : il ne doit pas exister, autrement qu'à l'état d'exception tératologique, de résidu.

Comment se résoudra la Question sociale, par de MOLINARI

(GUILLAUMIN, éditeur, 14, rue Richelieu.)

Le titre était prometteur. Nous espérions y trouver autre chose que les toujours mêmes, toujours sèches théories économiques. Il le faut dire : nous avons été déçu. L'auteur ne nous dit nullement comment se résoudra la question sociale. D'ailleurs, il s'en fait une idée fautive en la supposant uniquement économique. Il se contente de nous démontrer que les hommes, de par leur tendance à se multiplier au-delà de la quantité de subsistance disponible, ont subi la pression constante de la concurrence vitale et qu'en vertu de la loi de l'économie des forces une vigoureuse sélection, éliminant les faibles, les mal doués, s'en est suivie. Guerrière d'abord, cette concurrence se fait peu à peu industrielle et commerciale. C'est d'elle qu'il faut attendre la réalisation du mieux-être et la diffusion des bienfaits de la civilisation. Comme on le voit, l'auteur a traité la question au point de vue tout particulier de la science dont il est l'un des maîtres. Son livre est donc utile. Il contient du reste, ainsi qu'on s'y pouvait attendre, une critique sévère des attributions de l'Etat et des budgets grossissants qui en sont la conséquence.

La Liberté spirituelle, par le Dr AUDIFFRENT. (Chez Paul RITTI, libraire, 76, avenue du Maine.) — « En faisant consister la liberté, nous dit l'auteur, dans l'obligation de toujours conformer notre conduite aux exigences, physiques et morales, de notre nature, nous voyons qu'elle implique l'unité cérébrale, dont les conditions sont, en effet, celles de la vraie liberté. » Cette

petite brochure renferme évidemment d'excellentes choses. Nous sommes avec l'auteur pour la liberté spirituelle; mais nous croyons que cette liberté spirituelle ne sera pas toujours incompatible avec la liberté politique la plus large. Et lorsque l'Occident se décidera sagement à ne plus s'entretuer, il fera de ses soldats des producteurs, non des gendarmes. Quant à l'élite intellectuelle, son rôle ne sera pas de gouverner et d'imposer, mais de propager, d'édifier, de persuader. Idéal vivant, elle constituera le type sur lequel, en vertu des lois de l'imitation, esquissées par Bagehot, développées par Tarde, le reste des humains se modèlera. Si l'aristocratie militaire règne par le sabre, c'est par la pensée que l'aristocratie intellectuelle doit diriger l'humanité vers la liberté et la justice.

Programme de l' « Union pour l'Action morale » — Cet admirable programme est celui qu'ici même nous tâchons à réaliser dans la mesure de nos moyens. Comme nous, l'*Union pour l'Action morale* pense qu'avant de songer à améliorer la société par les institutions il faut améliorer les individus. « C'est une erreur de croire, dit-elle, que le progrès de l'humanité, consistant uniquement dans la diminution des souffrances, des misères, sera procuré à la fin par les conquêtes de la civilisation matérielle, sans que les hommes aient à changer de principes. » Comme nous, elle ajoute : « La civilisation vraie, que nous voulons promouvoir, est celle qui se mesure à la fidélité avec laquelle les institutions et les mœurs d'un temps traduisent en pratique la plus haute conscience de ce temps. Cette civilisation vraie ne gît pas ailleurs que dans l'homme même. On peut user du téléphone et être un barbare. » Comme nous, voici le but qu'elle croit devoir poursuivre : « Se fiant à l'évolution, qui produit un fruit, plutôt qu'à la révolution, qui remplace un mal par un mal, elle veut seulement faire pénétrer de plus en plus un libre et vivifiant esprit dans les institutions existantes, institutions religieuses, sociales, politiques, administratives, économiques, comme dans les mœurs. — Rendre impossible partout le règne des mots creux, l'engourdissement dans l'habitude et la forme morte, diminuer dans la conduite la part de l'automatisme et augmenter celle de la volonté consciente, en sorte que l'homme même soit présent tout entier dans chacun de ses actes. »

Cette brochure est tout simplement un petit chef-d'œuvre. Et nous engageons vivement nos lecteurs à demander son programme, envoyé franco, croyons-nous, à l'*Union pour l'Action morale*, 6, impasse Ronsin. Il nous faut citer aussi deux très intéressantes brochures qu'elle vient de publier : *Les Lys du Jardin de la Reine*, par John Ruskin, traitant du rôle de la femme dans la société et dans la famille; *Pêcheurs de Terre-Neuve*.

Nous faisons des vœux, ne pouvant plus, hélas! pour le succès de cette œuvre, parallèle, pensons-nous, à celle ici entreprise. G. DEHERME.

Nous avons reçu :

La Science morale, par A. BELLAIGUE.

Le Positivisme et la « Revue des Deux-Mondes », par le Dr AUDIFFRENT (Paul Ritti, libraire, 76, avenue du Maine).

Science et Religion, par G. de MOLINARI. 1 vol., 3 fr. 50 (Guillaumin, éd., 14, rue Richelieu).

Uranisme et Unisexualité, par Marc-André RAFFALOVICH. 1 vol., 8 fr. Storck éd., 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon).

L'Homme criminel, 2^e éd., 2 vol. et un atlas, 36 fr. — *L'Homme de génie*, 1 vol., 10 fr. — *Le Crime politique et la Révolution*, 2 vol., 15 fr., par C. LOMBROSO (Alcan, éd., 108, boulevard Saint-Germain).

Le Bien et le Mal, par E. de ROBERTY. 1 vol. 2 fr. 50. (Alcan, éd., 108, boulevard Saint-Germain). — Il en sera fait un compte-rendu.